STOCK

Pierre Schaeffer

Les Antennes de Jéricho

LES GRANDS JOURNALISTES

Collection dirigée
par
Claude GLAYMAN

8° Z
42796
(20)
1140

Dans la même collection

Françoise GIROUD : *Si je mens...* Conversations avec Claude Glayman.
Jean DANIEL : *Le temps qui reste.* Prix international de la presse, 1973.
Georges HOURDIN : *Dieu en liberté.* Conversations avec Claude Glayman.
Jean LACOUTURE : *Un sang d'encre.* Conversations avec Claude Glayman.
TIM : *L'Autocaricature.* 200 dessins et conversations avec Claude Glayman.
Jean-Claude LAMY : *Pierre Lazareff à la une.*
Jacques SALLEBERT : *Entre l'arbre et l'écorce.* Conversations avec Marie-Thérèse Guinchard.
Pierre SALINGER : *Je suis un Américain.* Conversations avec Philippe Labro.
André BERCOFF : *L'Autre France, l'Underpresse.*
Georges MONTARON : *Quoi qu'il en coûte.* Conversations avec Noël Copin.
René ANDRIEU : *Du bonheur et rien d'autre.* Conversations avec Claude Glayman.
Jacques FAIZANT : *L'Œil à la main.* 200 dessins et conversations avec Gilles Plazy.
Jean-Louis SERVAN-SCHREIBER : *A mi-vie.* Avec la collaboration de Claude Glayman.
Julien BESANÇON : *Journal parlé.*
Claude ESTIER : *La Plume au poing.* Préface de François Mitterrand. Avec la collaboration de Claude Glayman.

A paraître

Jean-François REVEL : Conversations avec Hughes Gerhards, Claude Glayman et Olivier Todd.
Olivier TODD : Conversations avec Yvan Levaï et Jean-François Revel.
Georges LEROY : Conversations avec Claude Glayman.
Francis MAYOR : *En liberté culturelle.*
Philippe TESSON : Conversations avec Claude Glayman.
Etc.

LES ANTENNES DE JÉRICHO

Du même auteur

Aux Éditions du Seuil :

Récits

Clotaire Nicole (1942).
Amérique, nous t'ignorons (1946).
Les Enfants de cœur (1949).
Le Gardien de volcan (1969).

Essais

Machines à communiquer
Tome 1 : *Genèse des simulacres* (1970).
Tome 2 : *Pouvoir et communication* (1972).

Recherche musicale

A la recherche d'une musique concrète (1952).
Traité des objets musicaux (1966).

Aux Éditions Richard-Masse :

Réflexions, précédé de *Pierre Schaeffer*, par Sophie Brunet (1969).
De l'expérience musicale à l'expérience humaine, in *La Revue musicale* (1971).
Pierre Schaeffer, de la musique concrète à la musique même. Textes choisis et commentés par Sophie Brunet, in *La Revue musicale* (1977).

Autres Éditeurs :

Entretiens avec Pierre Schaeffer par Marc Pierret, Belfond (1969).
L'avenir à reculons, Casterman (1970).

Pierre Schaeffer

Les antennes de Jéricho

Avec la participation de Claude Glayman

Stock

DL-14-03-1978-06785



Tous droits réservés pour tous pays
(c) 1978, Éditions Stock

« Chaque génération se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait, pourtant, qu'elle ne le refera pas. Notre tâche consiste à empêcher que le monde se défasse. »

Albert CAMUS.

Première partie

Quarante ans de multitude

« L'idée que nous nous faisons de la France et l'idée que s'en font les autres dépendent maintenant, dans une large mesure, de ce qui est à partir d'ici donné à voir, à entendre, à comprendre, et qui frappe au même instant une innombrable multitude. »

Charles DE GAULLE.

1

J'y retourne parfois

J'y retourne parfois, habitué que j'étais à ces lieux si peuplés, à ces portes amies ou hostiles qui figuraient, circulairement, l'aire de nos stratégies. Ces couloirs qui eurent leurs heures d'effervescence en 1968, d'accalmie, de panique en 1974, les voici comme désaffectés : la citadelle a été abandonnée, les occupants éparpillés, et même, ici et là, sont survenues des garnisons étrangères. On constate un certain laisser-aller : des papiers traînent, les distributeurs automatiques de boissons chaudes ont des ratés, certains locaux semblent vides, d'autres condamnés. Les huissiers n'ont pas bonne mine. Naguère, par moments, il fallait leur montrer patte blanche. Aujourd'hui, rien, et quelle carte professionnelle désormais ? A certains guichets, on interroge des incapables, des égarés, qui feuillettent des annuaires périmés. Les téléphones ont changé, les titulaires sont ailleurs : ce qui était dans l'aile gauche est désormais dans l'aile droite, ou très loin en banlieue, à des adresses insensées. On n'ose aller dans l'étage noble, retrouver la dunette, le carré des officiers, la salle des conseils. On se doute que ces lieux ont été spécialement profanés. Et on ne se trompe pas ! Un ministère (peu importe lequel) y a placé ses employés. Un peu plus, ou aurait loué à n'importe qui, au PRIVÉ, pour mettre un comble à l'indignité, par un raffinement de vindicte.

Il y a donc eu, ici même, un singulier combat. Certes, le bâtiment, physiquement, est debout, malgré ces injures du temps, ces rides prématurées qui en disent long sur sa

santé. Mais qui va prendre soin de la Grande Maison, de l'intérêt général ? Là n'est plus la question. Ce qu'on devine, c'est que tous ceux qui logent ici désormais n'ont plus voix au chapitre : ce sont des locataires, des pièces rapportées.

Les enfants des écoles persistent à visiter le mercredi. On se demande à quel titre les occupants les reçoivent. Que leur dit-on ? Ces enfants-là sont pourtant sensibilisés aux affrontements célèbres. Rien ne leur parle davantage que la fureur de Louis XI, le démembrement des châteaux forts, le procès des Templiers. Leur révèle-t-on ce qui s'est passé en ces lieux récemment historiques ?

On les trompe. On leur dit : « Voyez par ici FR 3, et, bien entendu ailleurs, il y a deux autres sociétés. Radio-France est par là, tenant en son giron les trois chaînes radio. » Les enfants devraient déjà interrompre, demander pourquoi la radio n'a pas, elle, à être démantelée. Va-t-on leur dire, aux enfants des écoles, à quel point les instructions de l'Élysée étaient précises et le démembrement surveillé ? Il fallait éviter toute tentative de reconstitution d'une ligue dissoute ; aucun état-major ne devait siéger dans le même lieu. Peu importaient les déséquipements et les rééquipements coûteux : ni services communs, ni organes de coordination. Le dépeçage était radical. Quant aux hauts lieux de la direction, qui allait s'y installer ? Personne n'en voulait plus, de ces endroits pestiférés ! Faute de PRIVÉ, la Jeunesse et les Sports y logeraient. C'est ici que le monarque s'est montré tatillon dans la désaffection.

De l'Élysée, il avait délégué un haut fonctionnaire pour une tâche contradictoire : elle consistait à détruire d'une main ce qu'il replâtrait de l'autre, à réaménager ce qu'il déménageait. Le huis clos d'un combat inspiré par l'existentialisme administratif s'était résumé dans une conscience unique, devenue elle-même le principal théâtre des opérations. Ce n'est pas dire du mal de Marceau Long, à la fois commissaire du pouvoir et dernier de nos P.-D.G., que de lui reconnaître ce dilemme. Loyal à la mission dont il était chargé, qui était de démanteler, il assumait aussi les fonctions du capitaine ; il se devait au bâtiment. Il le torpilla donc avec scrupule.

Si l'on imagine le sauve-qui-peut d'un tel naufrage et

l'égoïsme forcené des chavirés, on peut aussi apprécier le talent de celui qui poursuivit aussi remarquablement sa double tâche, qui ne perdit pas un homme et quitta le bâtiment le dernier, non sans dignité. Ces grands rôles, on les trouvait naguère dans d'autres contextes, de Victor Hugo à Malraux. Il faudrait nous décider, dans la civilisation bureaucratique, à reconnaître chez tel haut fonctionnaire le lieu privilégié de nos ambiguïtés collectives.

L'éclatement de l'O.R.T.F. en sept sociétés, ça laissait les Français totalement froids, du moment que les programmes continuaient, et c'était la règle du jeu que tout continue, que tout se passe après comme avant. Alors, à quoi bon nous inquiéter ! Pour Lip, la France se fût, au besoin (faiblement) bagarrée, et on s'était effectivement bagarré pour Lip dans les coulisses du petit écran. Mais de l'O.R.T.F., qui se souciait ! (On tient à sa photo, mais on oublie le photographe. A moins qu'elle ne soit ratée — alors c'est lui qui trinque.)

Le désenchantement était général. L'indifférence des Français s'étendait à tout le personnel impliqué dans cette firme : artisans et censeurs, préposés et manipulateurs. Les journalistes eux-mêmes, les confrères — du *Monde* au *Parisien libéré*, de *L'Express* au *Nouvel Obs* — vaticinaient sur le réaménagement du système, ergotaient sur la gestion, pas fâchés finalement qu'il nous tombe des tuiles, jaloux peut-être : en tout cas, ce n'était pas leur affaire... Mais le comble de la réprobation, c'est que la maison de verre avait été prise en haine finalement et presque pareillement par les deux forces de l'affrontement. De la base au sommet, on détestait la Maison ronde, sauf que, pour ce qui est du possessif, du fameux « notre radio » ou « ma télé », c'était toujours de l'Autre qu'il s'agissait ; c'est l'Autre qui avait tort, qui usurpait. Pour le pouvoir, grève ou pas grève, l'O.R.T.F. appartenait aux syndicats, échappait à son magistère. Pour les agents, la Maison ronde avait beau disposer d'une direction générale, ses bureaux en façade masquaient le vrai pouvoir qui résidait rue de Rivoli, à Matignon, à l'Élysée. On en avait la preuve par neuf : l'essaim de D.S. noires, avec chauffeurs toujours sous pression, qui attendaient quai Kennedy de transporter le P.-D.G. ou son émissaire, pour rechercher une décision qui se prenait ailleurs. La hargne des administrés pour la Maison mère était aussi

notoire que celle du chef de l'État. On le vit bien en 68.

Car nos déboires sont anciens. La chute de Jéricho n'est pas datée par la seule loi Giscard ; elle fut préfigurée tandis que, pour de brèves heures, l'imagination était au pouvoir. C'est au bruit de ses propres antennes – piteuses fanfares – que s'écroula, sur ses étonnants défenseurs, la muraille de verre. La petite histoire, ici, s'inspirait de la grande, n'hésitant pas à emprunter ses symboles à la Bible elle-même.

Le grand public a sans doute oublié qu'aux plus beaux jours de 68, les travailleurs de l'O.R.T.F. sortirent de leurs remparts, pour défiler autour, en processions circulaires, à l'image même des assaillants de Jéricho, dont le texte sacré relate l'exploit : au bout de treize tours, et au son des trompettes, les murs allaient s'effondrer. Tout notre personnel, dans un grand mouvement d'ensemble, s'avérait donc capable de jouer les deux rôles à la fois : celui d'assaillant et d'assiégé. Ce fut une belle fête. Pour une fois, la réalisation, en vraie grandeur et en direct, changeait du petit écran. Roger Louis, l'un de nos grands reporters, qui avait eu cette idée pittoresque, en réglait la mise en scène, rompant délibérément avec le style Buttes-Chaumont...

Le résultat ne fut pas atteint aussitôt. Mais le souhait n'en fut pas moins pleinement exaucé, avec effet-retard. On nous accordera, j'espère à l'unanimité, que notre métier suscite, de quelque côté qu'on se trouve, colère et indignation. Une question demeure : pourquoi la forteresse de Jéricho, apparemment si menaçante, était-elle si menacée ? Pourquoi ce bâtiment, si fonctionnel, a-t-il si mal fonctionné ? Pourquoi ce verre était-il si opaque ? Et pourquoi, circulaire, le contournait-on pour le maudire, faute de le pénétrer et de le rendre pénétrable ?

L'édifice était surnommé familièrement « palais Gruyère », excellent moyen mnémotechnique pour résumer ses deux caractères principaux : circulaire et alvéolaire. Il n'y a pas là matière à quolibet. De très raisonnables motifs technologiques prescrivent cet agencement. Ce qu'on concentre à l'intérieur, ce sont les studios de prise de son, qu'on cherche à isoler du bruit : Paris, quai Kennedy, ça fait pas mal de décibels ! La couronne extérieure est doublement protectrice : elle coupe les studios du bruit ambiant, mais elle préserve l'artiste, elle couve le créateur ; elle est

occupée en effet par l'Administration, détentrice du budget, donc du pouvoir de décision sur ce qu'on produit, ce qu'on diffuse et le choix de ceux qui en seront chargés. Elle ressemble au filtre épurateur, au filtre à air de nos carburateurs, ou à la passoire des Shadoks. Un tel cylindre, alvéolé, largement ouvert sur le flux extérieur – renouvelé, si possible – est cependant percé assez fin pour retenir l'indésirable, ne laisser passer que de l'épuré. Les scories, arrêtées en temps utile, sont recueillies par des organes de dépôt et de tri, de récupération et d'assimilation.

La maison de la Radio est donc enceinte, si l'on peut dire, de ses lieux de production, les abrite frileusement et comme honteusement. L'Administration les materne, les tient en gésine.

Un tel schéma relève aussi bien d'une interprétation analogique, à l'égyptienne ; il est assurément tracé à l'image de l'homme dans ce qu'il a de plus noble : son cerveau. Le développement circulaire, le pourtour administratif figurent évidemment le cortex. Selon Kœstler, qui le tient sûrement de quelque savant, coexiste avec le cortex un cerveau archaïque et regrettable, situé en arrière et voué aux mouvements aberrants de l'instinct. On retrouve bien dans le repli des studios, dans cet obscur cordon médullaire, le lieu propice d'une agitation primitive qui affecte scénaristes et ingénieurs du son, comédiens et réalisateurs, producteurs et assistants, et jusqu'aux *musiciens-mélangeurs*, ces cœlacanthes dont quelques spécimens persistent encore à vivoter. Milieu confus de la sélection naturelle, des territoires jalousement gardés, des attributs tombés en désuétude, du pointillisme des frontières, désordre aberrant et ancien que l'administration s'emploie de toute façon à clarifier, à démêler, afin de mieux régir, établissant barèmes et plafonds, normes et catégories.

On comprendra alors aisément que les frais généraux d'une administration aussi sophistiquée puissent être nettement supérieurs à ceux de la création proprement dite. Les artistes, dans cette usine, se conduisaient en arriérés. On comprendra aussi combien il était sage, mais tardif, de leur recommander, comme firent nos derniers rois fainéants surmenés, la transformation de leur artisanat de création en une industrie digne de ce nom. Les dernières années furent vécues aux cris de « Industrialisez-vous », ce qui accéléra sensiblement la pagaille.

Dans d'autres régions du globe, on eût trouvé depuis des décennies des modèles déjà anciens du même schéma. Par exemple, en Angleterre, la B.B.C. House, dès avant la guerre, illustrait déjà la figure circulaire, parfois ovalisée. On eût rencontré plus rarement la transparence du chef-d'œuvre parisien. Bétonnés plutôt, ou d'acier, comme à New York, les buildings prenaient volontiers de l'altitude. A ce béton, par trop précontraint, la symbolique française avait avec bonheur opposé la vitrine démocratique.

Les grandes glaces ouvraient sur d'immenses halls : place précieuse et souvent perdue que ces foyers revêtus de talentueuses tapisseries, un peu trop luxueux pour le quotidien, un peu trop spacieux pour des groupes de travail (il n'y avait d'ailleurs pas de groupes de travail, on ne savait pas ce que c'était). Ces foyers ne trouvaient vraiment leur plein emploi qu'en deux occasions fort opposées : des cérémonies rassurantes, comme les départs à la retraite ou les remises de Légion d'honneur, ou des rassemblements populaires et subversifs lors des grèves, qui, cette fois, utilisaient les lieux remarquablement, mais regrettablement.

En période de crise, d'agitation du personnel, voire d'occupation, cette maison, comme elle avait l'éclat du verre, en éprouvait la fragilité. Qu'advenait-il alors des bureaux de la direction, d'accès immédiat, que seules des portes fragiles séparent des groupes de pression ? Croit-on si aisé d'y adjoindre quelque grille protectrice, aussitôt indiscrète, non seulement par trop visible, mais voyante, visiblement provocatrice ?

Un second déterminisme équilibre le précédent comme par raison de symétrie. Si, sur le plan architectural, les lieux de production affectionnent le cercle, la concentration et le repli sur des studios bien protégés au sein d'une bruyante capitale, en revanche les lieux de la diffusion hertzienne réclament la dispersion. Nos antennes affectionnent les terrains dégagés, campagnards, se plaisent en plaine et en montagne. Au sommet des montagnes, nos ondes courtes, analogues aux rayons lumineux, ne rencontrent plus d'obstacle. Ces pylônes géants, relégués dans des lieux déserts, parfois lugubres, constituent, pour d'éventuels saboteurs, des proies rêvées. Quelques cartouches de dynamite, et les deux cents mètres de dentelle verticale sont à

terre, fracassés, punis, comme en Bretagne ou en Corse, d'avoir rayonné de si haut, bavardé de si loin.

C'est dire qu'en cas de coup dur pour la Maison ronde et de bagarres dans les couloirs de la direction générale, le théâtre des opérations peut très bien se déplacer ailleurs, en plus spacieux et plus discret. C'est donc reconnaître au réseau des émetteurs et à leurs servants techniciens une importance stratégique, et à leur commandant en chef, l'ingénieur général « au niveau P », difficilement promu au grade de directeur général adjoint, la responsabilité suprême en cas de troubles. Ce commandant, c'était Claude Mercier, qui avait longtemps inspiré le respect du haut en bas de la hiérarchie. Privé d'un bras par la guerre de 40, il démontrait que l'autre était à poigne. S'il fallait un ultime résistant pour maintenir le réseau — quelles que fussent les circonstances — il serait celui-là. Aussi fut-il éliminé, avec un soin tout particulier, lors de la réforme Giscard.

Peu préoccupés du contenu des messages et de l'articulation des programmes, les ingénieurs n'en sont pas moins les concepteurs du réseau, de son adéquation aux aires du service public. Compte tenu du clavier des ondes à leur disposition, des particularités de propagation, de la portée des ondes moyennes ou longues, courtes ou ultracourtes, notamment pour la modulation de fréquence, c'est de leur choix technique, en général peu discuté, que dépendent presque entièrement l'anatomie et la physiologie de la communication nationale.

La structure des media est donc inscrite finalement dans deux sortes de contingences : celle de la production et celle de la diffusion. Évidence constamment oubliée. Il est aisé de décrire la maison de la Radio à la fois comme symbole et comme réalité, pour des raisons acoustiques. Il est tout aussi nécessaire, mais moins aisé, de décrire le réseau des émetteurs, pour des raisons hertziennes.

De la symbolique des outils, passons à la psychologie de leurs servants. Ils diffèrent tout autant, et à chacun son lot : les uns produisent, les autres diffusent. Peu de relation entre eux, encore moins de connivence. Les communicateurs, à l'intérieur de leur grande machine, si disparate, communiquent peu.

2

Première fouille quai Kennedy : Le colisée d'Orwell

L'archéologie, comme on sait, n'est pas exclusivement vouée au passé. Elle enracine le présent. Elle répond à la question : comment en sommes-nous arrivés là ?

Dans les couloirs de la maison de la Radio, les gens se murmuraient une sorte de refrain, de mot de passe : « Ça ne peut plus durer comme ça. » Mais ils ne savaient guère pourquoi, ni comment changer.

Pour y comprendre quelque chose, rien de tel que de faire marcher le temps à l'envers. Le passé a du moins l'avantage de laisser des traces, fournir des relevés. Avant même de fouiller les décombres de la Maison, pourquoi ne pas l'examiner dans sa genèse, à l'époque de sa construction, vers 1963 ?

Eh bien, c'était superbe, à ce moment ! La couronne n'était pas fermée, montrait la structure d'ensemble comme si, pour la première fois, on pouvait voir en coupe, en profondeur et en détail, le glacis, le rempart, les fossés, le donjon. D'immenses échafaudages ornaient les murs de leur découpe. Des engins étaient accroupis, comme des poules pondeuses couvant leurs œufs géants. Des foreuses étaient en action. Allait-on trouver du pétrole ? Non, de l'eau chaude, plus modestement, avec laquelle on allait chauffer cinq mille agents, aux frais du quaternaire. Mais le plus beau, c'était le pan coupé, l'espèce d'éventration provisoire, de diagonale en cours de suture, qui donnait à ce futur cirque le profil du Colisée (une ruine, déjà ?). Seule, la tour était minable : non pas inachevée, elle, mais naine, mes-

quine, écrêtée par la commission des Sites. Il paraît qu'on allait y enfouir les archives. Comme si les archives allaient y tenir, et comme si on y tenait !

Il se trouvait que je venais de lire, avec quelque retard, le fameux roman d'Orwell, dont le titre n'est qu'un millésime : *1984*. Or, la Maison ronde en construction, c'était, pour jouer Orwell, un décor naturel aux frais de la princesse. Et la réciproque était vraie : le film serait aussi la radiographie de nos structures, la révélation du squelette institutionnel, surpris dans sa nudité. Quel document pour la postérité ! Mais aussi et surtout, pour la mise en scène de *1984*, quelle aubaine ! Les échafaudages allaient former des praticables tous azimuts ; les réduits, brèches, contreforts, se prêtaient à une action polymorphe. Quant aux écrans pour l'effigie géante de *Big Brother*, ils étaient déjà disposés en éventail dans le déploiement du cyclorama grandeur nature ; *Big Brother* régnerait au fronton, là où bientôt notre sigle s'afficherait par le relief d'immenses lettres. A l'aplomb de sa multiple et tutélaire image allaient se dérouler, simultanées et parallèles, les diverses scènes, le rendez-vous des marginaux, mystiques, déviants, et notamment des amants décidés à s'aimer quand même, malgré la prohibition. Des équipes de veilleurs iraient prévenir les réprouvés de l'approche des caméras afin qu'ils puissent se réfugier dans les catacombes des studios inachevés...

Même tragique, c'était un jeu de cache-cache, un jeu de société où il n'était question, pour survivre, que de Lui échapper : en somme, une humanité refusant d'être livrée au Grand Voyeur, de s'abandonner aux chasseurs d'images. Sur les terrasses de la direction générale, déjà construite, on eût installé la régie : de là, on pourrait arbitrer, comme aux grandes manœuvres, et le spectacle, et sa règle de jeu.

Le scénario d'Orwell présentait-il à ce moment-là des difficultés politiques ? De Gaulle n'était pas *Big Brother*. Orwell songeait visiblement à d'autres pays, à d'autres régimes. N'allait-on pas nous soupçonner d'anticommunisme primaire ? Qui sait, d'ailleurs, si les masses n'allaient pas, contre toute évidence, découvrir là-dedans des allusions au Général ? Tout cela se sous-entend mais ne se dit pas. Nul doute que dans les négociations de bureau à bureau, de réalisateur à producteur, de producteur à programmateur,

on n'en soufflera mot ! On parlera du coût de l'émission, de l'encombrement de la grille, du contingent des dramatiques, etc. Et puis, qui êtes-vous donc pour proposer un projet si étrange, si dérangeant ?

Je ne suis qu'un petit chef de département, pas même : de service, d'un service dit « de la recherche », créé depuis trois ans, poursuivant rue de l'Université les errements des précédents Club d'essai et Studio d'essai, avec des prétentions, figurez-vous, de faire de l'image en plus du son, et de la politique-fiction après la musique concrète ! Sans appui en haut lieu, sans caution administrative. Avons-nous au moins le concours de distingués professionnels ? Même pas ! A Cognacq-Jay, aux Buttes-Chaumont, ils ont leurs affaires, leur syndicat, leurs officines, leur sphère d'influence, leur stratégie, leur mépris pour les débutants, leur crainte de toute concurrence.

Pourquoi mon propos est-il si dérangeant ? Parce qu'il y a, pour l'antenne, des domaines interdits, des livres à l'index. Pourquoi laisse-t-on dormir les populations ? Pourquoi, de temps en temps, n'ont-elles pas droit, comme les élites, à des avertissements, à la révélation, même et surtout imaginaire, de leur peur latente ? Bien entendu, je n'en dis rien, moi non plus. Je parle d'improvisation, de cinéma-vérité, de participation des techniciens aux jeux du hasard et de la mise en scène. Je suis à la page et même en avance sur la mode. Mais ces arguments sonnent faux : assez pour suggérer à mes interlocuteurs un refus poli et circonstancié. En cette année 1963, décidément fatidique, c'est John Kennedy qui va faire les frais, le 22 novembre, du grand spectacle du pouvoir, avec sa mort filmée « en temps réel », comme on dit en informatique, suivie de l'assassinat de l'assassin en direct, comme quoi, à la télévision, il y a une justice. Nous n'aurions pas pu soutenir la concurrence, assurément.

En décembre, notre colisée était enfin muré et sa brèche diagonale colmatée. Le bâtiment était débarrassé de ses échafaudages, des interdits de ses chantiers, de ses appareils de levage, de ses foreuses et autres espèces de poules pondeuses. L'œuf allait éclore, révéler ce qu'il était, ce qu'il voulait être : un œuf de verre, le vase insigne et transparent de l'Information. Ce dessein était-il évident, cette opinion si

partagée ? Qu'en pensait le gouvernement ? Que ruminait à notre égard le Général ? On commençait à s'interroger. Après tant d'atermoiements, ces retards qu'on nous avait reprochés, la Maison était enfin prête ; il fallait bien l'inaugurer.

De Gaulle cependant boudait. Peyrefitte, qui fut ces années-là notre ministre de l'Information, doit en savoir mieux que moi les raisons. Le Général n'était pas content de ce collège fermé et rond, et prétendument de verre, où il n'y avait, de notoriété publique, que des cancres et des faux jetons. Bref, nous fûmes punis, pas inaugurés ou à peine. Notre P.-D.G., l'aimable Bordaz, précautionneux à souhait, s'ingéniait au raccord, allait, venait. Dans la crypte exiguë, au bas de l'escalier directorial, voué aux résistants, une vague cérémonie fut prévue, décommandée, renégociée, bâclée. Il y avait pourtant d'autres noms à honorer que ceux de la crypte. Il y avait pourtant plusieurs dizaines d'années que des milliers de gens attendaient ce bâtiment-là, et quelques centaines d'autres l'avaient conçu, sorti des limbes, fait devenir ce qu'il était. On ne pouvait leur en vouloir si directement. Bref, après bien des attentes, on écarta presque tout le monde, et vint le Général, brièvement, qui prononça quelques mots dont voici les plus opportuns :

« Quelles responsabilités incombent à ce vaste ensemble ! Après la parole, le dessin, la scène, l'écriture, l'imprimerie, la photo, le cinéma, voici qu'à son tour la radio s'est saisie du contact direct avec les intelligences, les sensibilités, les volontés. Par tout ce qu'elle projette de vivant et d'émouvant, par la façon qui est la sienne, péremptoire et immédiate, elle est le moyen d'information adapté par excellence à notre époque mécanisée, agglomérée et précipitée. Mais, comme ce qui est utile aux âmes ne l'est qu'en vertu d'une grande cause et comme nous avons choisi la nôtre, il faut que la Radio française, tout en captant sans parti pris et en répandant sans exclusive les courants de l'événement, de l'art, de la science, de la politique, concoure à la liberté, à la dignité, à la solidarité des hommes. [...]

« L'idée que nous nous faisons de la France et l'idée que s'en font les autres dépendent maintenant, dans une large mesure, de ce qui est à partir d'ici donné à voir, à entendre,

à comprendre, et qui frappe au même instant une innombrable multitude... »

On ne saurait mieux dire.

Mais nous savions désormais que nous étions mal aimés et définitivement abandonnés aux circonstances. Une fête eût justifié la maison de la Radio, ouvert une nouvelle ère. Elle n'eut pas lieu, preuve que l'ère n'était pas nouvelle, et même se défaisait.

Onze ans passèrent depuis l'inauguration ratée. Ce bâtiment était pourtant armé pour une longue croisière ; on s'y croyait invulnérable, on tenait la haute mer de l'opinion. Pourtant, sur les tourelles de l'information, mais aussi sur le dortoir des équipages, d'autres canons étaient pointés. De l'Élysée vint la mise à feu. Un nouveau venu tira, tira très vite, la torpille prévisible et pourtant imprévue — tant on feignait de ne pas la croire possible. En quelques mois, le bâtiment sombra, et, qui plus est, dans l'indifférence générale ! Tels sont les faits.

Entre-temps, la « société du spectacle » a cependant fourni un show étourdissant, mais de courte durée. Elle a brûlé les planches pour commencer, et pour finir, ses vaisseaux. Qui, dans ma génération, a bien perçu cette fulgurance, cette flamme vive devenue fuligineuse, le dépôt de ce noir de fumée ? Peut-être faut-il faire appel, pour étayer mes dires, à la carrière commerciale de l'événement, considéré comme marchandise à vendre...

Après l'illustré, la radio, la télévision, l'information parade dans les superproductions américaines (*Time Life Magazine* et *March of Time*, la célèbre émission de la N.B.C.), et l'Europe suit à retardement. Après l'apogée, voici la chute : *Time Life* a des ennuis financiers ; l'émission s'arrête comme s'est arrêtée chez nous « Cinq Colonnes... », au titre glorieux, menée tambour battant par Lazareff. Le spectacle a flambé.

Sur la « société du spectacle », les commentaires ont été divergents, passionnés et lassants. En fait, personne ne sait très bien ce qui se passe. Avec les images, on ne sait plus ce qu'on fait. Le mélange de l'horreur et de la banalité ne relève plus de la liberté d'expression. La réalité fait mauvais ménage avec la représentation. Les images du Biafra,

du Vietnam nous ont blasés. La famine n'est pas spectaculaire, ce ne sont que des images ordinaires. Dans le Sahel, les carcasses des animaux exténués ne suggèrent aucune réponse à notre portée.

L'homme se voit désormais tel qu'il est sous toutes les latitudes, dans tous les états de son impuissance. C'est peut-être ce qu'on appelle en psychologie individuelle l'étape du miroir. Peut-être que la collectivité humaine piétine sur ce seuil, refuse son image, s'en effraie. On peut alors pardonner aux journalistes de piétiner eux-mêmes, de bafouiller dans leur rôle de montreurs de clichés. On pourrait leur savoir gré d'aménager le décalage qui existe entre la réalité et son image, d'ajuster le spectacle à la capacité de ceux qui le considèrent. Il est trop facile de ne s'en prendre qu'aux journalistes... L'immense public ne saurait se décharger sur les professionnels de sa culpabilité : il est voyeur autant et plus que citoyen, et ce trait désormais marque la civilisation nouvelle. Comme disait lady Macbeth à son sociologue favori : « Toute l'objectivité du monde ne saurait effacer cette petite tache-là. »

C'est à elle que je m'intéresse. Ma vie professionnelle s'est employée à dénoncer cette lâcheté. C'est cela sans doute qui justifie mon marginalisme et explique mon ambiguïté. Comment être inclu dans le mécanisme sans en être le complice ? Et le public, conditionné si fermement et depuis si longtemps à l'usage de produits euphorisants, comment lui faire avaler par surprise une potion de lucidité ? Telle est l'énigme.

3

Seconde fouille au sommet : d'où l'on retire les sarcophages de vingt et un P.-D.G.

Contre les directeurs généraux, je n'ai aucune hargne, bien au contraire ! J'avoue pour eux un penchant spontané, sur lequel longuement je m'interroge. Je ne crois pas avoir mauvais esprit, mais réagir au contraire contre un vice contemporain, qui est de conspuer volontiers le responsable. Celui que le destin a placé sur le pavois devient la cible désignée de la contradiction sociale. J'ai toujours vu mes congénères, épris de démocratie et d'égalitarisme, se tourner ainsi avec passion, impatience et colère, vers le Père, celui qui détient le pouvoir, du moins apparemment. C'est bien là le subterfuge, le piège.

Sans doute suis-je le seul professionnel — ne parlons pas des historiens de la radiotélévision, introuvables, des sociologues, occupés ailleurs — à pouvoir réciter la liste des directeurs généraux qui se sont succédé de 1927 à 1974. Encore n'en suis-je capable que dossier en main, grâce à mes notes, à des circonstances qui ne relèvent que de la petite histoire, et aux vertus d'un poème mémorable.

Le 8 février 1962, je fus prié de participer, chez *Calvet*, au dîner d'adieux de MM. Janot et Ergmann, respectivement directeur général et directeur général adjoint de la R.T.F. Ils avaient connu le même sort que leurs prédécesseurs : distingués pour d'exceptionnelles qualités, et projetés dans un monde épineux, ils avaient payé de leurs personnes, appris hâtivement leur métier, reçu leur paquet d'ennuis, avant d'être remerciés. Mais, ces deux-là, on les avait mis à

la porte ensemble, ce qui manifestait, de la part du pouvoir (qui était-ce donc à l'époque ? Pas encore Peyrefitte. Frey ? Terrenoire ? La Malène ?), une impudence inhabituelle. Et, pour la première fois de ma carrière, on m'invitait, parmi de hauts dignitaires, à un dîner intime. Un sentiment de reconnaissance, mêlé de vanité, m'inspira quelques strophes que je lus au dessert, à la lueur des chandelles. Instruit par une longue expérience professionnelle des arrivées et des départs, je voulus montrer à ceux qui nous quittaient qu'ils s'inscrivaient dans une dynastie méritante. Je suis bien aise de pouvoir insérer ici le poème en question. Ces écrits de circonstance, on les néglige, on les égare. Dans une édition régulière, voici mon poème sauvé.

BALLADE DES DIRECTEURS GÉNÉRAUX DE L'ÉTABLISSEMENT

Mon premier devint sénateur,
Mon second ne fit pas long feu
Et mon troisième dura peu,
Si peu que le Front populaire.

Mon quatrième, rassurant,
Portait d'ailleurs un nom d'évêque.
Mon cinquième était très brillant
Mais prit la poudre d'escampette.

Mon sixième, au temps de Darlan,
Fut capitaine de corvette.
Si mon septième était félon
Et sauvage, il n'était pas bête.

Mon huitième, toujours mourant,
Se réconfortait d'opérettes.
Mon neuvième, au képi choquant,
Son étoile était désuète.

Mon dixième était résistant,
Mon onzième récalcitrant.
Grand temps pour cette porcherie
De se trouver un Wladimir.

Une immortelle décennie
Fut l'âge d'or de ce douzième.
Le fatal chiffre d'un treizième
Surprit : IGAME était son sigle.

Un quatorzième s'avança,
Nous nous réjouissions déjà...
Espoir déçu, trois fois hélas !
Havas ! Havas ! Havas !

Puis ce fut vous, par quitte ou double.
On nous comblait : idéal couple !
La subtilité, la prestance,
Se partageaient vos compétences.

Sans souci du dernier quart d'heure
Et sans nous avoir consultés,
Vous voici, ô nos directeurs,
Démissionnaires, démissionnés.

Les statistiques vérifiées
(Il est sage qu'on les maintienne),
Quinze ont péri en trente années.
Vous avez tenu nos moyennes.

Envoi

Prince, qui de nous disposez,
N'abusez pas du fonctionnaire,
De sa vertu, ses qualités
Puériles et honnêtes !

Être les hoirs de tant de lits
C'est, toute pudeur abolie,
Nous transformer de bons féaux
En vrais respectueux.

Et quant à nous, mes bons confrères,
Après ces avatars, ces deuils,
Regroupons-nous sous la bannière
Des orphelins d'Auteuil.

Mon audace fut récompensée ; le geste ne déplut pas ; on apprécia l'intention. Par ailleurs, l'information était précieuse, quasi introuvable. On s'étonna ; on voulut bien me féliciter du soin que j'avais pris et me demander des éclaircissements sur des passages par trop allusifs. Ces éclaircissements nous entraîneraient hors du sujet. Mais on ne peut faire moins que de donner la liste des quinze directeurs qui se sont succédé de 1927 à 1962 et les millésimes de leurs règnes précaires. Il faut savoir se rendre utile.

> Pellenc (1927-1937) ; Denard (28 janvier 1937) ; Perrin (1er octobre 1937) ; Fénelon (janvier 1939) ; Brilloin (juillet 1939-31 janvier 1941) ; commandant Duvivier (14 août 1941) ; André Demaison (27 avril 1942) ; Devillez (24 novembre 1942) ; général de Chocqueuse (7 février 1944-24 août 1944) ; Guignebert (octobre 1944) ; Bourdet (décembre 1945) ; Porche (mars 1946) ; superpréfet Delaunay (février 1957) ; Chavanon (juillet 1958) ; Janot (mars 1960-février 1962) ; Ergmann (1959-1962).

A bien examiner cette nécrologie, on remarquera deux raccords qui se font mal : entre le 31 janvier et le 14 août 1941, et entre août et octobre 1944. A sa manière, fort discrète, notre relevé écrit l'histoire : deux fissures marquent ces dates singulières, la première sous Vichy, la seconde à la Libération. Il se trouve que j'eus à combler la seconde. Mais il n'appartenait pas au chroniqueur de dire : « Et moi aussi, je fus monarque », même par intérim. Revenons plutôt à nos couplets.

Le 24 juillet 1964, à *L'Ecu de France* (Chennevières), je fis merveille. Robert Bordaz m'inspirait : affectueux, sensible et débonnaire, il avait eu à souffrir de parlementaires vétilleux, acharnés à épouiller notre gestion. On lui avait adjoint un grand gars sympathique, énergique et bien découplé : Guillon, qui fut bientôt remplacé par Dupont. Voici pourquoi, dans les strophes suivantes, s'entremêlent trois personnages.

Mais la tutelle prévoyante
Ne laissa pas désert ce nid.
L'orphelinat reprit confiance,
Dans la chaleur d'un autre lit.

Par une heureuse symétrie,
Les forces étaient mieux réparties :
L'un plus charmant, l'autre plus dur.
Nous nous disions : pourvu qu'ça dure.

L'un d'eux s'en fut, l'autre resta.
Nous recourûmes à l'E.N.A.
Friedland fut vite oublié ;
Quai Kennedy emménagé.

Sur cet esquif un peu flambant
Vous fûtes un pilote prudent.
Vous essuyâtes des tornades,
Nos avanies, leurs rebuffades.

Amène et souple sous l'opprobre,
Vous étiez nu comme Noé ;
Car vous dépouilliez le vieil homme
Pour couvrir vos administrés.

Mais le vent s'est levé !
(Il faut tenter de vivre.)
D'autres horizons vous convient.
Le dix-huitième vous partez.

O.R.T.F., maison de verre,
Les errements de trente années
T'ouvrent-ils une nouvelle ère
Et la chance d'un fier tiercé ?

Le dernier vers de la dernière strophe requiert une exégèse. Dupont, le second directeur général adjoint, remplaçait désormais Bordaz. En provenance directe de l'Élysée, lui était arrivé en renfort un ancien marin, reconverti chez

Simca, et précédé, selon les bruits de couloirs, d'une réputation de briseur de grèves. Par ailleurs, il n'était plus question de confier la T.V. à des artisans du cru ni à des outsiders comme Jean d'Arcy, qui avait trouvé sa vocation entre la cavalerie et les H.E.C. Albert Ollivier ferait transition. Mais il allait tomber malade. Il tint courageusement, puis mourut. Peyrefitte veillait. Aussi avait-il désigné Claude Contamine comme second directeur général adjoint, pour parer à toute éventualité. Telle est l'exégèse du « fier tiercé ».

Le dîner réunissait cette fois le sortant et les promus. Mon poème tombait mal; l'atmosphère était guindée. Dupont, avec lequel j'avais fait précédemment connaissance et qui ne détestait pas la Recherche, voulut bien m'encourager. Mes couplets furent sans écho. Astoux ne riait pas; Contamine s'embrumait. (D'autres dîners eurent lieu peut-être par la suite, mais on cessa de m'inviter.) C'est donc la gorge sèche et sans autre commentaire que j'achèverai ma liste des P.-D.G. flanqués de leurs adjoints.

> BORDAZ avec GUILLON, puis DUPONT; DUPONT avec ASTOUX et CONTAMINE; DE BRESSON avec DANGEARD, POUSSARD, MERCIER; DANGEARD par intérim; CONTE avec DANGEARD, CONTAMINE, MERCIER; LONG avec MAY.

Refaisons maintenant les comptes: vingt et un directeurs généraux, sans compter les adjoints... Si l'on excepte les deux grands règnes du fondateur Pellenc (1927-1937) et du mainteneur Porché (1946-1957), qui ont fait exceptionnellement et respectivement chacun dix et onze ans, que reste-t-il aux dix-neuf autres, qui n'ont à se partager que les vingt-six années restantes? Ce genre de division est toujours délicat. On trouve: un an, quatre mois et douze jours de présence moyenne pour dix-neuf directeurs! On dira que je triche, que je dois ajouter les deux grands règnes, que je les écarte indûment de la statistique? Eh bien, même de cette façon, on trouve: deux ans, cinq mois et vingt jours... Dans le meilleur des cas, ils avaient donc un délai pour se mettre au courant (deux ans, il faut bien ça), puis il leur restait pour les cinq derniers mois juste le temps de comprendre pourquoi ils avaient échoué, et pourquoi on les échouait.

L'O.R.T.F. se présentait donc finalement, à la manière de Molière, comme l' « école des directeurs ». On comprendra qu'un chercheur et néanmoins téléspectateur ait pu se passionner pour ce feuilleton en vingt et un épisodes, et sa prestigieuse distribution. A moins qu'on ne préfère, en style d'opéra, le duo des deux pouvoirs : le pouvoir exécutif et le pouvoir d'informer, l'un finissant toujours par exécuter l'autre.

Lorsqu'on change vingt et une fois de responsable en quarante ans, il doit y avoir quelque chose qui cloche. Tous ces révoqués avaient pourtant mérité la confiance du gouvernement... Pourquoi la décevaient-ils si vite ? Phénomène étrange, lui aussi objectif, et répété finalement une quarantaine de fois (si l'on tient compte aussi des chefs de chaîne). Je renvoie donc les juridiques à leur jurisprudence, les hauts fonctionnaires à leur haute conscience, et les gouvernements à leurs loyales déclarations, pour retenir un seul fait, que je ne vois figurer, malgré son évidence, dans le rapport d'aucune personnalité : peut-on dire qu'il y a délégation de principe et la moindre indépendance de fait lorsque, tant de fois de suite, sous trois Républiques et de nombreux gouvernements de toutes tendances, le pouvoir n'a cessé de mettre en place, puis de renier, les hommes qu'il désignait lui-même avec une aussi jalouse prudence, avec un soin si particulier ? Sur l'hypocrisie des pouvoirs, l'impunité du mensonge, la conspiration du silence, jointe à la démagogie, ma conviction est faite.

Puisque je fais de l'archéologie, je ne dois négliger aucun indice. Je m'aperçois, à relire ma rédaction, que j'ai omis un détail en apparence insignifiant. J'ai parlé de la succession de Bordaz, j'ai cité un peu légèrement Dupont, Astoux et Contamine. Or, on disait encore Bordaz, tandis qu'on devait dire dorénavant Claude Contamine, André Astoux, Jacques-Bernard Dupont. Au moment même où les chandelles s'éteignaient, apparaissait le prénom, signe de fraternité, mais seulement pour la famille. Ces hiérarques plutôt guindés, et dont les contacts avec la base allaient de plus en plus s'amenuiser, se prénommaient ainsi sans fausse pudeur, de bureau à bureau, d'un téléphone à l'autre.

J'aurais dû me réjouir, constater que s'amélioraient les fameux rapports humains, que la carapace des hauts com-

mis s'amollissait. Ou bien était-ce une mode américaine, excusable ailleurs, puisqu'ils s'appellent là-bas tous Johnson ou Carter, et qu'il faut bien, sinon des prénoms, du moins des initiales ? Ou bien l'usage du prénom serait-il un mot de passe permettant aux énarques de s'identifier ? Nous autres, polytechniciens, nous étions habitués à la dénomination républicaine, sèche comme un livret de famille. Même avant, à l'école Saint-Sigisbert-Saint-Léopold, qui ne lésinait pas sur l'hagiographie lotharingienne, j'avais été, dès l'âge de huit ans, l'élève Schaeffer, comme à l'X et à la radio de mes débuts, le camarade Schaeffer.

Nous avions bien introduit, dans d'autres circonstances, quelque adoucissement à ces appellations un peu raides, mais non sans pudeur ni sans ironie. Chez les scouts, il y avait des totems et, parmi les amis, quelques prénoms triés sur le volet. Il y avait, dans les milieux du théâtre, le jeu de la familiarité pratiqué avec une certaine affectation : quand on parlait de Jean, de François ou d'André tout court, on prouvait qu'on faisait partie du milieu, qu'on savait aussitôt qui ce prénom désignait. Ainsi pour les trois Jean de la vieille génération : Cocteau et Giraudoux, et puis le célèbre reporter Jean Masson, leur ami. C'était affaire à nous, gens de plume et de rampe, de micro et de caméra, de pratiquer le prénom, privilège durement acheté par le risque, la compétition jalouse du talent. Les énarques, en s'en emparant, usurpaient. Et de fait, ces gens-là envahissaient notre territoire : ils ne se contentaient plus d'administrer, ils se permettaient de diriger nos programmes. Cette nouvelle aristocratie faisait précéder son nom d'un prénom qui était souvent double. On eût dit l'énoncé d'un titre nobiliaire : Jacques-Bernard Dupont, comme Jean-Jacques de Bresson, Alain d'Engeard. André François, nommé directeur de la télévision après 68, me faisait l'amitié de me nommer ainsi devant témoin avec ma particule. « Pierre Schaeffer, que voici... » Ça ne me disait rien de bon.

Autrefois, c'était la fonction qui comptait, qui conférait dignité et prestige. Dans la répartition des rôles conventionnels, chacun tenait l'autre en respect et gardait ses distances. Mais voici que l'espace se remplit, que les distances se réduisent ; on ne se voit que trop ; on a *des rapports*. Sous la façade des attributions, se dévoile la réalité du contact. Décliner le prénom, c'est avouer la personne. A cela, nous